

Elie a raconté, dans son *Journal de la Commune* (1), la participation des frères Reclus à la terrible guerre civile de 1871.

Le 4 avril, ils étaient partis trois à l'heure du rappel. Elie ayant, nous l'avons dit, une main endommagée, ne pouvait servir un fusil, mais il se proposait de porter le sac des hommes fatigués, au besoin de ramasser les blessés... Ses frères le précédant, il les perdait de vue. Vers le soir, il rentre chez lui, les autres ne sont pas rentrés... il les attend vainement. Où sont-ils?... On s'informe de tous côtés... Voici ce que raconte le capitaine de leur bataillon :

« L'ordre nous fut donné hier à quatre heures du matin de partir en éclaireurs pour Châtillon, subito. Eclairer quoi ? Aller où ? Par quel chemin ? Eclairer comment ? A qui faire son rapport ? Et des munitions ?

« — Ah ! que d'exigences. Allez à Châtillon, immédiatement, vous dit-on.

« — Soit !

« On prit une route quelconque. Tant bien que mal, on arriva aux alentours de Châtillon ; de ci de là, on s'y promenait. Dès le jour, des gardes nationaux affamés, et encore plus altérés, se répandaient dans les guinguettes du voisinage et s'y attablaient.

(1) Un volume, chez Schleicher frères.

Quant aux
trouillaient
frères parm
rondes. Je
hommes ne
derrière un
à travers l
bas. Qui m

« Déjà le
s'attarde à
débusquent
Feinte ou n
« Vive la R
mêmes la
baïonnette,
blique, c'est
veloppés p
de résister,
renversés, t
pour avoir
Je ne puis v

Elie et les
gardes natio
côtés... Au
vaines, on a
les ambulan
Versaillais...

« Je rougis
ces immond

« On faisa
vant le beau
ments déch
une longue r
par la doule
pour les dév

Quant aux infatigables, quant aux zélés, à leur aise, ils patrouillaient par les chemins. Je poste quelques hommes, vos deux frères parmi, dans un ancien trou de Prussiens et combine mes rondes. Je ne suis pas longtemps sans flairer des Versaillais. Les hommes ne restent pas longtemps dans leur trou et courent derrière un de leurs sergents qui, apercevant un drapeau rouge à travers les arbres : « Les camarades sont dans la redoute là-bas. Qui m'aime me suive ! »

« Déjà les balles commencent à pleuvoir, Un de vos frères s'attarde à ramasser un blessé. Plusieurs bataillons versaillais débusquent ; ils avancent au cri de « Vive la République ! » Feinte ou non, les Parisiens le prennent pour sincère, répondent « Vive la République ! » et se laissent approcher en mettant eux-mêmes la crosse en l'air. Quand ils sont presque à portée de baïonnette, les prétendus amis leur disent : « Vive la République, c'est bel et bien, mais rendez-vous ! » Nos Parisiens, enveloppés par des forces quintuples ou décuples, essaient encore de résister, mais quelques minutes à peine, ils étaient bousculés, renversés, tués, blessés ou prisonniers. La mêlée fut trop courte pour avoir été très sanglante. Mais que sont devenus vos frères ? Je ne puis vous le dire. »

Elie et les siens courent aux ambulances : on interroge les quelques gardes nationaux qui ont eu la chance de revenir ; on écrit de tous côtés... Au bout de plusieurs jours d'angoisse et de recherches vaines, on apprend enfin que le plus jeune des frères est resté parmi les ambulanciers, qu'Elisée a été fait prisonnier et emmené par les Versaillais...

« Je rougis de honte, je tressaille de colère en apprenant comment ces immondes Versaillais ont traité leurs prisonniers.

« On faisait défiler par les rues de la capitale rurale, parader devant le beau monde des promenades, ces malheureux, leurs vêtements déchirés dans la lutte, épuisés par l'insomnie, harassés par une longue marche au grand soleil, par la fatigue de plusieurs jours, par la douleur. Accueillis par l'insulte, on se précipitait sur eux pour les dévisager, pour leur lancer de plus près quelque ignoble

raillerie. Parmi eux, il en était de blessés et de sanglants — ils recevaient des malédictions plus encore que les autres. Ces hommes avaient les mains liées, et les gandins qui, la veille, n'eussent point osé les affronter, leur crachaient maintenant contre la bouche et les yeux, et les belles dames avec leurs ombrelles tapaient dans ces figures baignées d'une sueur d'angoisse. Un vieillard, un vieillard à cheveux blancs — on est infâme à tout âge — déchargeait des coups de canne sur les têtes nues, et on lui criait bravo ! bravo ! Deux jeunes gens s'approchèrent du vieillard lui firent des remontrances à voix basse. Alors une dizaine d'anciens sergents de ville ou mouchards en disponibilité se ruent sur les jeunes gens que huait la foule et les entraînent en prison.

« L'ignoble Picard, le boursicotier engraisé, a tripoté dans ces ignominies. Tout aussitôt, il a affiché et télégraphié :

« La cavalerie qui a escorté les prisonniers a eu la plus grande peine, à son entrée à Versailles, à les protéger contre l'irritation populaire. Jamais la basse démogagie n'avait offert aux regards affligés des honnêtes gens des visages plus gnobles ».

« Parmi eux était l'homme que j'aime, que j'estime et que je respecte le plus au monde (1). »

(1) ELIE RECLUS, *Journal de la Commune*.

Lettre d

« Nous
cinq, ga
sins et d
de caval
major.

La col
lentes, u
d'une t
ponceau
limité à

Nos t
montrer
« Vive
les vois
camarac
comme
redressa
ciel.

(1) Let
reté sous